

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÈZE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE

SOMMAIRE. Gravures: Les Fêtes royales d'Amsterdam. - La Sœur de Charité sur le Champ de Bataille, d'après M. L. Hayon. - C'est un Marabout! d'après M. G. Boulanger. - L'Héritière de Duivenvoorde. Le Siège.

TEXTE. A nos Lecteurs. - Nos Gravures. - La Puissance populaire des Arts. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Ma Tasse à Café. Fantaisie. - Ce que les Femmes disent avec le Regard. - Calme et Bourrasque. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds. - La Boîte aux Jeux d'Esprit. Enigme.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 28.

— 9^e ANNÉE. —

17 Mai 1879

A NOS LECTEURS.

Après avoir passé les neuf premières années de son existence dans le local de la Place Madou, l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE s'est décidée à quitter ce quartier, trop peu central, pour se fixer au cœur même de l'agglomération bruxelloise, au BOULEVARD DU NORD, N° 107, ce passage, plein de vie et d'animation, qui, large et spacieux, réunit

la gare du Nord à celle du Midi. — Nous profiterons de cet emplacement commercial pour exposer, à la grande vitrine qui donne sur la voie publique, tous les ouvrages que nous produirons, Illustration Européenne, Musée du Jeune Age, Bible et Histoire des Croisades, illustrées par Gustave Doré, etc.

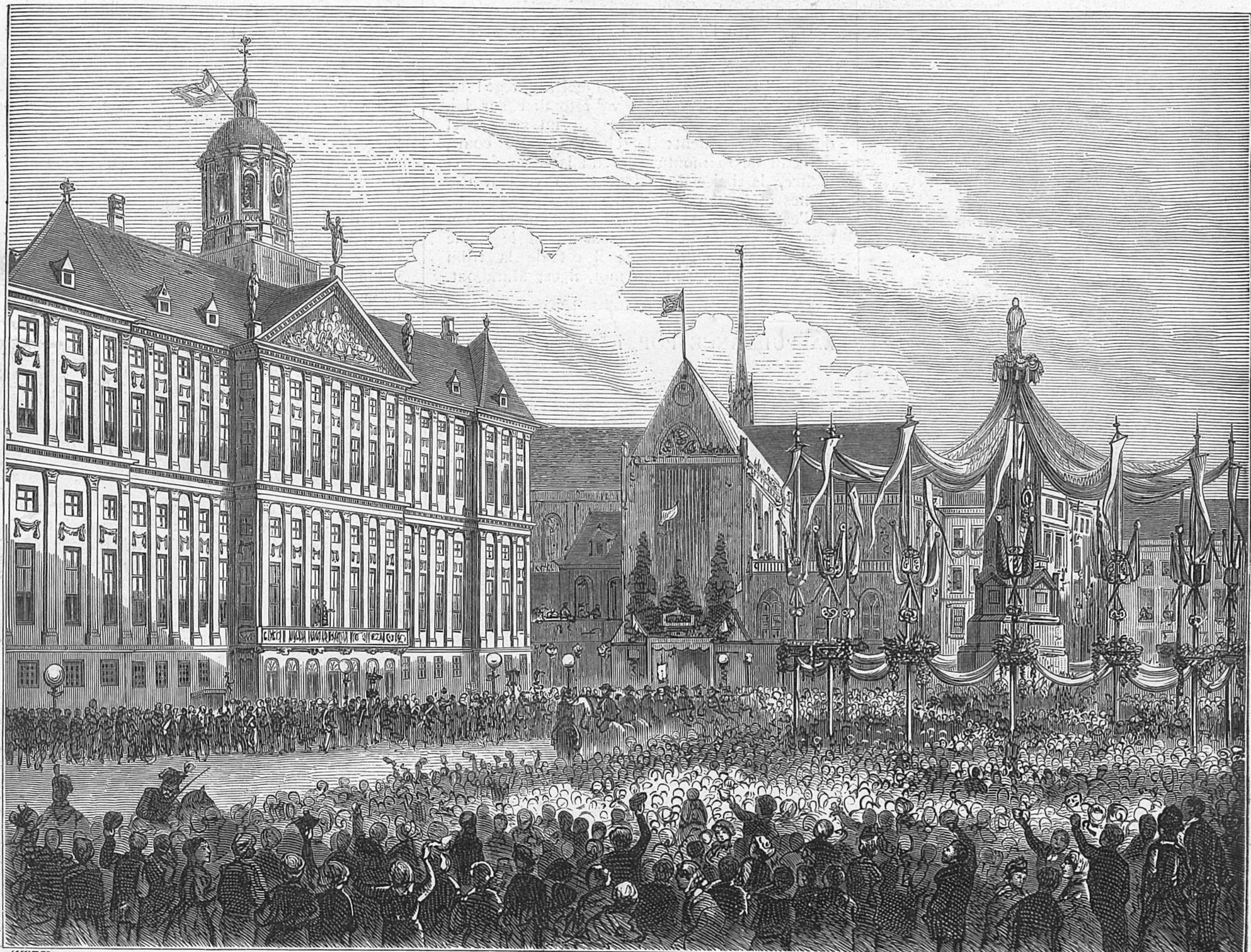
Nos bureaux sont maintenant placés dans une situation centrale, d'un accès facile et qui est appelée forcément à devenir une des meilleures et des plus prospères de la ville de Bruxelles.

NOS GRAVURES.

LES FÊTES ROYALES D'AMSTERDAM.

On sait que les fêtes qui auraient dû avoir lieu à Amsterdam, à l'occasion du mariage récent du Roi, ont été ajournées par suite de la mort du prince Henri, frère du souverain des Pays-Bas.

Ces fêtes ont commencé le 21 du mois



LES FÊTES ROYALES D'AMSTERDAM.

d'avril avec la pompe et la solennité usitées en pareille circonstance. Bien que rappelant en général tous les anniversaires, tous les mariages, tous les événements accomplis dans les familles royales, ces fêtes témoignent de la vive affection et du profond attachement de la nation hollandaise pour son monarque bien-aimé.

Notre gravure représente Leurs Majestés venant saluer au balcon de leur palais, situé au „Dam,” la foule qui les acclame et remplit les airs de ses cris d'allégresse.

Disons, entre parenthèse, que le nom de Dam, donné à la grand'place, au centre de la ville, provient, d'après la tradition, de ces levées de terre que les Hollandais construisirent pour contenir les eaux de l'Amstel.

C'est cette vaste place, richement décorée pour la circonstance, qui a été le principal théâtre des réjouissances publiques, et c'est là que s'est portée toute l'animation de la fête.

Voici une courte description de son ornementation :

Les pieds de la belle statue, élevée au milieu de la place, étaient cachés sous les fleurs et la verdure. Autour de la statue se dressaient des mâts vénitiens, ornés d'oriflammes à la couleur orange et auxquels étaient attachés des médaillons représentant les portraits de Leurs Majestés.

La maison du gouverneur, vis-à-vis du palais du roi, n'était pas moins bien décorée; jamais on ne vit plus splendide ornementation; toute la façade était couverte d'une riche et belle tapisserie de fleurs et de verdure. Enfin, en ces jours mémorables, le Dam a présenté un aspect dont les habitants d'Amsterdam et les nombreux étrangers accourus de toutes parts, conserveront éternellement le souvenir.

LA SŒUR DE CHARITÉ SUR LE CHAMP DE BATAILLE.

Qu'elle est sublime la mission qu'accomplissent ces saintes filles, connues sous le nom de Sœurs de Charité, et que respectent tous les gens de cœur, — à quelque parti ou opinion qu'ils appartiennent.

Elles s'arrachent à l'affection de leur famille, aux plaisirs et aux jouissances du monde, pour mieux se livrer tout entières au soulagement des misères humaines, et à la consolation des âmes affligées.

Leur dévouement est sans bornes, leur abnégation au-dessus de tout éloge. Ce n'est certes pas pour recueillir les applaudissements de la foule ou pour recevoir le salaire de leurs peines, qu'elles épuisent leur santé par les fatigues, et risquent leur vie au chevet des malades, comme sur le champ de bataille, pour disputer à la mort une proie qu'elle convoite; une vocation impérieuse les attire vers la sainte mission qu'elles accomplissent; une force surnaturelle les soutient et une divine espérance les encourage. Elles ne reculeront pas devant tout ce que la maladie peut offrir de plus horrible et de plus répugnant. Leur bonheur, leur joie, la récompense de leurs sacrifices, c'est la guérison du pauvre souffrant, que leurs soins assidus ont rendu à la vie.

Le monde ne connaît qu'imparfaitement le dévouement, l'héroïsme déployés par ces vertueuses femmes, dont l'existence s'écoule misérablement entre les murs froids et nus de l'hôpital, au milieu de toutes les souffrances, de toutes les misères humaines! Et jamais un murmure, jamais une plainte contre la destinée inexorable qui les astreint aux labeurs les plus pénibles et les plus repoussants: heureuses et résignées, elles s'en vont à travers le monde, prodiguant au malheur et à l'infortune les trésors de leur charité.

N'écoutant que la voix de leur cœur et de leur amour pour l'humanité affligée, elles affrontent les dangers des fièvres et les périls du champ de bataille avec un courage et un sang-froid extraordinaires.

Voyez cette sainte fille, — dont nous reproduisons l'image d'après le tableau d'un peintre allemand: — comme un soldat fidèle à son devoir, elle également est partie pour la guerre; lui tue, elle aussitôt accourt pour arracher sa victime aux étreintes de la mort; au milieu des éclats d'obus, de la mitraille, des horreurs de

la guerre sanglante, elle parcourt les rangs des armées, ne connaissant ni amis, ni ennemis, mais apportant les secours et les consolations à tous les braves qu'une balle a frappés et qui roulent blessés dans la poussière.

Elle est là, veillant près du lit d'un malheureux soldat qu'un éclat d'obus a affreusement mutilé, et lui prépare une potion qui calmera l'ardeur de la fièvre et l'arrachera peut-être au trépas.

Et quelles sont les récompenses qui couronneront un aussi beau dévouement, toute une vie de sacrifice, de lutte, de travail, de résignation?... Il n'en est certes pas ici-bas.

C'EST UN MARABOUT!

Un Marabout, c'est dans les Etats Barbaresques, un religieux, un anachorète, unique desservant d'une mosquée de campagne ou d'une chapelle.

Les Marabouts sont l'objet d'une profonde vénération de la part des fidèles, car ils sont les représentants de Mahomet sur la terre.

La gravure que nous donnons dans ce numéro retrace une scène, présente encore aujourd'hui au souvenir des Arabes et dont le peintre s'est inspiré pour composer son œuvre.

Hamed, fils d'Abdallah, de la tribu des Almoravides, comptait douze ans à peine, que déjà son nom était partout respecté et aimé; Dieu lui-même l'inspirait, disaient les fidèles; tout en sa personne était bien fait pour faire naître cette vénération et cette sainte admiration dont il était l'objet. Retiré au fond du bois sacré, il passait sa vie entre la prière et la méditation, expliquant le Coran à la multitude et l'instruisant dans les principes de la religion musulmane.

Un jour, à l'heure de la prière, passe tout-à-coup un vieux cheik arabe, emporté au galop par son cheval noir; il passe sans donner le „selam,” sans dire un mot. Quel sacrilège! La malédiction du Prophète va retomber sur lui.

Hamed, offensé, se lève, fait un geste bref de commandement; le cheik s'arrête court, descend de sa monture, prend la main de son maître, la baise humblement en versant des larmes et en demandant pardon.

C'est que le vieillard doit à l'enfant hommage, respect, vénération; car il est le digne représentant du Prophète; il est de la tribu des Almoravides, en un mot, il est Marabout.

LA PUISSANCE POPULAIRE DES ARTS.

SOMMAIRE. — Influence des arts sur les jugements. — Langue des arts. — Eloquence de la peinture. — Du défaut de vérité. — Du beau. — Littérature dans les arts. — Contrastes. — Ecoles. — Amour-propre des artistes. — Leur grand nombre. — Les arts considérés comme moyen d'ordre et de gouvernement.

Les arts — qui oserait contester cela? — ont une puissance morale considérable, à laquelle le génie de l'éloquence ou de la poésie ne saurait même atteindre.

Les premiers musiciens civilisaient les peuples, ou gagnaient des batailles, et le Jupiter de Phidias avait ajouté, selon Quintilien, à la religion des peuples.

Quelquefois la peinture exerce sur les jugements que nous portons des personnages les plus célèbres une singulière influence: la noblesse et le calme des traits de Charles I^{er} de Van Dyck, couvrent une partie des erreurs ou des torts du monarque et de l'ami de Strafford, et ajoutent peut-être à l'intérêt pour ses royales infortunes.

Les monuments de l'architecture expriment aussi, avec une sorte d'éloquence, les contrastes qui existent entre les diverses sociétés: le Capitole et le Vatican représentent la grandeur de Rome; le Louvre était la monarchie, le Séraïl est le despotisme.

* *

Si Platon chasse les poètes de sa république imaginaire, il semble ne guère moins redouter les effets de la musique, lorsqu'il soutient qu'on ne saurait changer celle d'un pays sans altérer aussi le caractère de ses habitants et la constitution de l'Etat. Platon, Aristote eux-mêmes, si opposés de sentiments, s'accordent touchant la puissance de la musique sur les mœurs. Théophraste, Plutarque, Strabon, tous les anciens ont pensé de même.

Ce n'est point une opinion, fait observer Montesquieu, jetée sans réflexion; c'est un des principes de leur politique.

Monument curieux de l'histoire du temps, le décret des rois et des Ephores de Sparte, qui réduit le nombre des cordes de la lyre de Timothée, traite le mépris de la vieille lyre, d'outrage à la décence et aux bonnes mœurs, et fait ainsi de la musique une véritable institution publique.

Chez le peuple rival de Sparte, Périclès étudiait en même temps la métaphysique sous Anaxagore, et la musique sous Pythoclides: ces deux maîtres, dit Plutarque, parvinrent à en faire un grand homme d'Etat.

Comment ne serais-je point éloquent, répond encore Socrate, j'apprends la musique du fils de Méthrobios, et la rhétorique d'Aspasie.

A Rome, le joueur de flûte de Gracchus animait ou modérait les éloquents transports du plus puissant des tribuns.

* *

La pensée et l'éloquence se retrouvent quelquefois autant dans certains tableaux que dans les plus belles pages. L'Arcadie du Panosia respire la mélancolie antique des vers de Tibulle et d'Horace. Sous le pinceau d'un peintre habile, la tête d'un tyran rappelle les traits vengeurs de Tacite; et, dans ses portraits de grands seigneurs de l'ancien ou du nouveau régime, le même artiste fera des tableaux de mœurs dignes de Molière.

La musique, ainsi que la peinture, a sa langue; et, chez le peuple le plus poétique de la terre, elle flatte et attendrit tous les jours, malgré le ridicule des paroles qui l'accompagnent.

L'adoration religieuse a toujours été un principe de beau dans les arts. L'inconnu, comme ce qui n'est pas, agrandit et élève l'imagination de l'artiste: jamais la puissance avec ses volontés absolues, le luxe avec ses vanités changeantes, ne commanderont le Jupiter Olympien, la figure de l'Eternel, de la vision d'Ezéchiel, ou les Vierges de Raphaël.

Les contrastes, principe de beauté poétique, ont peut-être encore des effets plus nombreux et plus brillants dans les beaux-arts. La plupart des tableaux de Raphaël et de Poussin sont admirables par les contrastes. La musique produit en ce genre de véritables progrès.

* *

Il est dans l'étude des arts une circonstance touchante qui manque aux études littéraires. Celles-ci, pour échapper à l'ordre commun ont besoin de solitude et d'indépendance; l'artiste, au contraire, est obligé de faire choix d'un maître et d'une école. Mais le noble sentiment que la nécessité doit inspirer à l'élève pour son maître, est peut-être unique, puisque, formé dans des temps de jeunesse et d'étude, il se compose à la fois d'admiration, de reconnaissance et de rêves de la gloire.

La chance de l'immortalité est double aussi pour l'artiste; il vit quelquefois encore plus par ses élèves que par ses ouvrages: Raphaël emporte avec lui dans la postérité le nom du simple et vieux Perugin. Telle était chez les Grecs l'union nouvelle qui se formait entre le maître et l'élève que celui-ci l'appelait son père.

L'amour-propre est plus irritable encore chez les artistes que chez les gens de lettres, et les rend aussi malheureux. Reproche banal des esprits froids et peu élevés, cette vivacité de sentiments prouve au contraire la difficulté, la grandeur et la beauté de l'art; car il n'est point donné à l'âme de se passionner et de se tourmenter ainsi pour des sujets vulgaires.

Il est pour les beaux-arts un excès de culture qui produit la médiocrité; alors l'inspiration est

plus rare, et l'art semble se rapprocher du métier : aussi, à toutes les époques, et particulièrement à Rome sous les derniers empereurs, le grand nombre d'artistes fut un signe de décadence.

La multitude des poètes, l'immensité des armées, le grand nombre des politiques, n'ont pas été plus favorables au génie de la poésie, de la guerre ou du gouvernement. La gloire n'est point une courtisane comme la fortune, elle ne tire pas vanité d'un vil et nombreux cortège; cette noble maîtresse préfère un petit nombre de dignes adorateurs à la foule des soupirants vulgaires qui l'importunent et qu'elle traite avec rigueur.

* *

Si la plupart des arts ne peuvent, dans la civilisation moderne et sous nos tristes climats, obtenir l'importance politique et morale qu'ils avaient dans l'antiquité, ils décorent la vie sociale, attachent à l'ordre par le bien-être, et conviennent particulièrement à la pompe des monarchies. A la suite de nos révolutions modernes, ils peuvent servir d'asile et de consolation au malheur, apaiser de vieilles ambitions, et en distraire ou en détourner de nouvelles.

Dans l'éclat de nos mœurs, l'opinion maladroite qui s'en ferait ennemie est sûre d'être vaincue, car ils sont devenus une de ces vanités générales dont les peuples sont dans tous les temps aussi jaloux que de leurs lois ou de leur liberté : enthousiasme facile à contenter, dont l'égarément est sans péril pour la société, qui affaiblit peut-être les caractères, en occupant les hommes plutôt d'opinions que d'actions, mais que le pouvoir devrait chercher à faire naître, si déjà il n'existait point.

S. V. I.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Nous entrons dans la saison où les désinfectants sont de toute nécessité. Voici, sous forme de préceptes, plusieurs expériences concluantes en cette matière :

1° Pour obtenir une désinfection rapide, le chlore est de tous les agents connus le plus efficace;

2° L'emploi de l'ozone permet de compter sur une action désinfectante continue;

3° A défaut d'ozone, ce qu'on peut prendre de mieux, c'est de l'iode qu'on expose à l'air sous forme solide;

4° Pour désinfecter les matières liquides ou demi-liquides en voie de décomposition, l'iode doit être encore préconisé, mais cette fois sous forme de teinture;

5° Pour désinfecter des corps solides, tout en ménageant leur conservation, on emploiera de préférence un mélange de sciure de bois et de chlorure ou de sulfate de zinc en poudre : on obtiendra de moins bons résultats avec de la sciure et de l'acide carbonique; enfin, les cendres de bois pourront être employées quand on n'aura rien de mieux à sa disposition;

6° Pour purifier et désinfecter les vêtements, il convient de les soumettre à une température de 101 C.

7° Pour désinfecter des matières dont la conservation n'est pas essentielle, il faut les exposer à la chaleur jusqu'à ce qu'elles se désorganisent.

8° Pour l'aération de chambres de malades, l'air circulant librement est tout ce qu'il y a de mieux, quand on peut maintenir l'uniformité de température.

Quant à l'acide phénique, ce n'est pas un désinfectant proprement dit, comme le chlore, par exemple, et il n'agit qu'en arrêtant la décomposition des matières avec lesquelles on le met en contact. Cette distinction est essentielle à établir, car elle fait voir que l'acide phénique pourrait être inefficace là où le chlore agirait avantageusement.

Le grand chimiste Payen nous apprend qu'en Angleterre l'emploi de l'acide phénique est devenu d'un usage général pour la désinfection des écuries. On l'emploie en associant, par voie de mélange, du phénate de chaux et du sulfate de soude, on obtient ainsi une poudre blanche qui, employée à la dose de 7 grammes

par jour, quantité suffisante pour assainir le logement occupé par un cheval, représente une dépense de 6 fr. 50 par an, au moyen de laquelle on détruit totalement l'odeur pénétrante des fumiers. Nous engageons les propriétaires de chevaux à employer plus fréquemment ce précieux désinfectant.

ÉLOY.

MA TASSE A CAFÉ.

Méditation.

J'avais une tasse de vieille porcelaine de Sèvres. C'était bien la plus mignonne que vous puissiez imaginer. Pétrie de la plus fine pâte, moulée comme on ne moule plus, légère comme la plus belle porcelaine de Chine, — cette tasse merveilleuse portait à ses flancs une peinture plus merveilleuse encore, dessinée et illuminée par le pinceau de quelque Greuze inconnu. Ce dessin représentait de jolies bergères, roses et poudrées, regardant paître leurs moutons, tandis que des pastoureaux, à demi-cachés par des haies vives, les regardaient.

J'aimais cette tasse.

Le café que j'y prenais, qu'il fût bon ou mauvais, falsifié ou non, me paraissait délicieux.

Jamais je n'aurais consenti à en laisser approcher d'autres lèvres que les miennes, ces lèvres eussent-elle été plus charmantes que les vôtres, chère lectrice.

Cette tasse était pour moi, enfin, quelque chose de plus qu'un des mille riens qui ornent nos chambres, riens qui nous parlent pourtant, qui nous rappellent quelque souvenir.

Cependant, elle avait un défaut; elle était fêlée.

* *

Ah! quels étranges voyages ne faisait-elle pas avec ma pensée, dans les mondes inconnus, mais sans cesse explorés, de la morale et de la physiologie.

C'était plaisir de les voir chevauchant l'une à côté de l'autre, l'une portant l'autre souvent dans les méandres inextricables de la philosophie. Elles s'y égarèrent; mais l'imprévu a tant de charmes qu'elles ne prenaient souci ni de la peine, ni de la fatigue. Comment se retrouvaient-elles dans les chemins battus? Ma tasse était là! Oui, je vous l'avoue, à la honte de ma pensée, c'était ma tasse qui criait toujours la première : „Terre!”

Un jour, — ce fut un de mes jours malheureux, — un jour, je n'eus plus que les morceaux de ma tasse à aimer.

Hélas! par un mouvement irréfléchi, — peut-être parce qu'elle ne voulait pas suivre ma pensée dans une de ces belles courses dont je viens de vous parler, — je la heurtai contre un meuble et elle s'y brisa misérablement.

J'en recueillis religieusement les morceaux. Je ne la pleurai pas, non; mais pendant deux grands mois, je trouvais que mon café était sans arôme et sans parfum.

On avait bien remplacé ma tasse cassée par une autre tasse, mais ce n'était pas ma tasse.

* *

O tasse regrettée! mes yeux s'étaient reposés sur toi pendant de longues années; ils avaient caressé du regard tes moelleux contours; ma pensée, elle s'était incrustée dans chacune de tes molécules; tu m'avais vu heureux ou malheureux; comment une tasse étrangère aurait-elle pu te remplacer?

Non, je ne saurais être ingrat à ce point!

Toi, brisée, c'était une partie de moi-même qui me manquait; c'était une de mes chères habitudes que je perdais.

L'habitude est tout au pauvre genre humain! tout, dans la vie!

Hélas! l'homme s'habitue à faire le mal plus facilement qu'il ne s'habitue à faire le bien.

Faire le mal lui est toujours facile, car il a toujours sous la main quelque être à tourmenter, quelque objet à casser.

Mais il lui est difficile à faire le bien; car avant de pouvoir l'accomplir, il faut qu'il combatte victorieusement contre lui-même, contre ses instincts pervers.

Vous le voyez donc, la vie est la lutte.

Luttons pour atteindre à la vertu, sans laquelle le bien nous serait impossible à faire.

Luttons pour étouffer en nous les germes de vice qui s'y développent à notre insu! Luttons, — comme j'ai lutté pour oublier ma tasse, — et si les hommes ne nous tiennent pas compte des efforts que nous ferons pour arriver au bien, une volonté souveraine s'en souviendra, allez! à notre dernière heure.

EIMANN.

CE QUE LES FEMMES DISENT AVEC LE REGARD.

Balzac, qui en maints endroits a si supérieurement analysé les mille transformations du regard, a généralisé sa pensée dans cette magnifique phrase :

„Les voleurs, les espions, les amants, les diplomates, enfin tous les esclaves, connaissent seuls les ressources et les réjouissances du regard. Eux seuls savent tout ce qu'il tient d'intelligence, de douceur, d'esprit, de colère, de scélératesse dans les modifications de cette lumière chargée d'âme.”

Mais c'est seulement chez les femmes que les artifices du regard se compliquent jusqu'à devenir la grande occupation de leur vie. Aussi les yeux obéissent-ils à leurs fantaisies, comme les touches d'un piano aux doigts d'une musicienne habile; ils sont le confident de leurs intrigues et le moyen le plus actif de leur influence et de leur domination.

Toute leur force, tout leur prestige, tout leur fascination sont là, dans ce petit coin de ciel bleu qui scintille entre leurs soyeuses paupières.

Une femme a toujours raison de par la précieuse logique du regard.

Il n'est pas de soupçons qu'un regard de la femme aimée ne dissipe, pas de résolution qu'il n'ébranle, pas d'insubordination qu'il ne soumette. Les yeux d'une femme changent à tout instant comme les décors d'une féerie. Elles ont des regards innocents qui rassurent un jaloux, des regards de reine outragée qui châcient un insolent. Elles ont des regards de chatte qui implore une cachemire. Femme qui fait œil de velours médite le siège de notre... porte-feuille.

Oui! c'est avec le regard que règnent les femmes. Elles en ont qui déconcertent, elles en ont qui exaltent, elles en ont qui glacent, elles en ont qui poignent.

Oh! les enchantements et les calineries du regard! Pourquoi tant de femmes n'ont-elles d'âme que dans les yeux?...

ALCINDOR.

CALME ET BOURRASQUE.

Il en est probablement peu parmi vous, chères lectrices, qui aient habité le Midi; mais toutes vous avez lu ou entendu parler de son ciel sans nuage.

Peut-être avez-vous cru que c'était une fiction: il n'en est rien cependant. Sans doute il y pleut comme dans notre pays, et même davantage, pendant la mauvaise saison, mais il n'en est pas moins vrai aussi, qu'à certaine époque de l'année, il s'écoule non-seulement des jours et des semaines, mais parfois même plusieurs mois, sans qu'on aperçoive le moindre petit nuage amenant la plus légère ondée.

L'atmosphère est alors d'une désespérante sérénité, et c'est parfois avec regret que l'on contemple ce beau ciel si bleu, si pur; ce soleil resplendissant, qui brûle et dessèche; ce paysage charmant, mais où les tons et les couleurs ont revêtu, pour nous du moins accoutumés à d'autres aspects, une fatigante uniformité.

* *

Il en est de même de quelques existences qui s'écoulent sereines, calmes et paisibles; probablement nous en avons connu, et peut-être les envions-nous.

Eh bien, je crois que nous avons tort; tort

de les envier et tort aussi de nous plaindre, si pour nous la vie a tant de mauvais jours.

D'abord, la placidité du caractère est souvent pour beaucoup dans ce calme que nous admirons. Puis, ce calme nous conviendrait-il? et

ne sommes-nous pas la plupart du temps l'auteur des bourrasques qui nous surviennent?

* *

Comme je le disais plus haut, l'uniformité

devient fatigante à la longue; l'habitude nous empêche d'apprécier à leur juste valeur une foule de biens et de choses que nous possédons, et il est bon parfois, qu'une privation momentanée, une perte, un contre-temps nous ap-



LA SEUR DE CHARITÉ SUR LE CHAMP DE BATAILLE, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. L. HAYON.

prennent à connaître les avantages de notre position, mettent en relief les qualités de ceux qui nous entourent, qualités que nous ignorons, ou dont nous ne tenons pas assez compte.

Aussi ne devons-nous pas nous répandre

aisément en plaintes et en lamentations; si un beau temps continu devient désagréable, un perpétuel mois de mars le serait bien davantage et nous ne tarderions pas à devenir ennuyeuses; ce qui ne manquerait certainement

pas, si nous prenions l'habitude de gémir sans cesse et à tout propos, de nous impatienter fréquemment contre les difficultés usuelles de la vie.

* *

Quoi de plus pénible que de vivre avec une personne qui est rarement contente; qui jette feu et flammes pour le plus petit mot; qui se désole, pleure, à la moindre contrariété; ou bien encore, ce qui est pire, qui boude sans que

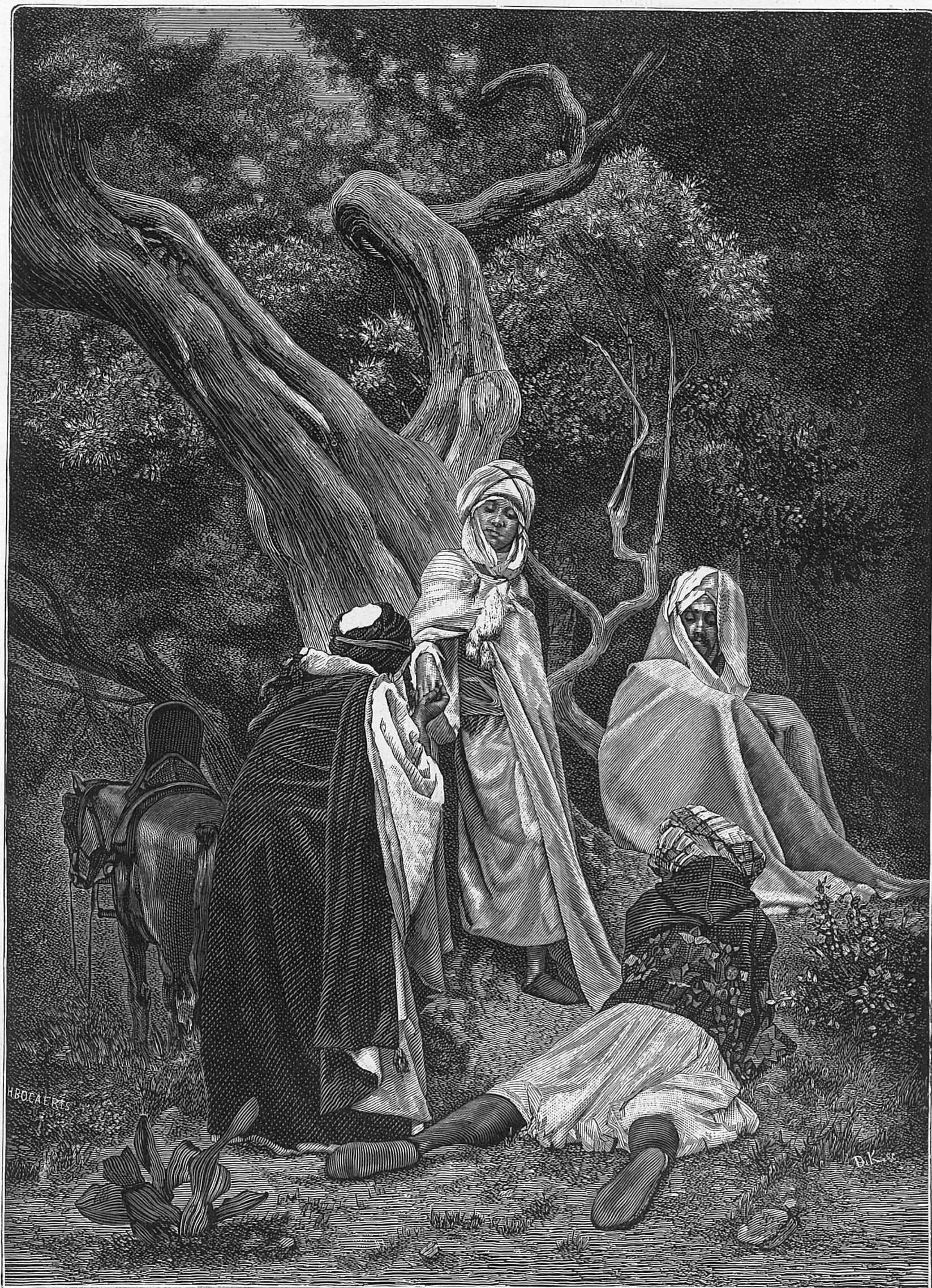
d'ordinaire l'on sache pourquoi.

Oh, combien je préfère encore l'impatience, qui du moins passe comme les giboulées, à cette humeur morose, qui assombrit la physionomie, répond à peine lorsqu'on lui parle,

et ressemble, non plus au nuage passager, mais au sombre ciel de décembre.

* *
*

Aussi, aimable lectrice, évitez la bouderie,



C'EST UN MARABOUT! D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. G. BOULANGER.

elle ne gâterait pas seulement votre caractère, elle gâterait également votre bouche, votre visage, qui ne manquerait pas de refléter votre mauvaise humeur.

Enfin, pour compléter la métaphore, je vous

dirai de tâcher d'être, surtout pour autrui, un beau mois de septembre. Je ne veux nullement que vous deveniez insensible; vous aurez donc, comme tous, naturellement, vos jours de pluie; mais vous aurez aussi et surtout pour les autres

de nombreux jours sereins; vous ne serez ni boudeuse, ni rancunière, en vous souvenant qu'il faut ici-bas s'attendre à la pluie comme au beau temps.

HORTENSE X.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 215.)

IX.

René, comme nous l'avons vu, était parvenu d'une façon fort habile à éviter, pour le moment, toute explication avec le vieux régisseur, qui, sur la simple déclaration qu'il venait de la part d'Eléonore, pour traiter d'affaires, l'avait accueilli avec une confiance si aveugle.

Il avait été d'autant plus facile au visiteur d'éviter l'interrogatoire qu'il avait craint d'abord, que l'octogénaire était très-fatigué et avait d'ailleurs les facultés intellectuelles fort affaiblies.

Cependant, notre héros avait, durant ce bref entretien, appris ce qu'il avait ignoré jusque-là : c'est que son père se trouvait à Paris. Hubert, ayant reçu, peu de temps auparavant, d'Eléonore une lettre datée de cette ville, avait, dans la conversation, révélé ce qu'il croyait, naturellement, ne pas être un secret pour le soi-disant clerc d'avocat. Mais il n'avait donné aucune indication quant au domicile du comte et de sa compagne, pour la raison qu'il l'ignorait. — Les lettres qu'il était appelé à leur écrire devant toujours être adressées poste restante.

Ce renseignement, tout vague qu'il était, parut néanmoins précieux au fils du malheureux fou, à qui il offrait un fil conducteur en cas de besoin.

Lorsque René s'était levé, en manifestant le désir de gagner sa couche, le vieillard lui tint un assez long discours pour expliquer comme quoi les appartements à l'étage étaient dans un état de vétusté et d'abandon tel qu'il s'y trouverait fort mal; mais il y avait au rez-de-chaussée, ajouta-t-il, une pièce que l'on avait parfaitement entretenue, à toute éventualité.

— Au rez-de-chaussée! exclama le jeune homme d'un ton qui attira l'attention de Hubert, lequel, le regardant fixement, lui demanda avec méfiance :

— Et pourquoi, monsieur, craindriez-vous de loger là plutôt qu'ailleurs?

— Je ne crains rien du tout, croyez-le bien.

— Pourtant, cette observation...

— Simple question de préférence... Mais puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, j'accepterai tout ce que vous voudrez, trop heureux de l'hospitalité que vous m'avez offerte.

L'octogénaire regardait le sol d'un air pensif.

— Voyons, dit-il, franchement, auriez-vous peur? Vous aurait-on parlé?...

— Je ne suis pas craintif de ma nature, et je ne veux rien savoir qui puisse troubler mon sommeil; je dors vraiment debout. D'ailleurs, quel est le vieux château qui n'ait pas son histoire plus ou moins fantastique?

On a déjà compris que René avait craint d'abord d'être logé dans la pièce où sa mère avait été assassinée; mais les notions qu'il avait sur cette pièce lui permirent d'être bientôt détrompé. Celle où il fut introduit, ne lui ressemblait en aucune manière. Seulement, nous dirons au lecteur qu'elle se trouvait tout à côté et communiquait avec elle par une porte qui n'avait plus été ouverte depuis plus de vingt ans.

L'héritier de Rouge-Cloître, qui était réellement bien fatigué et qui du reste avait l'insouciance de son âge, éteignit sa bougie et entra au lit sans autre réflexion.

X.

Revenons-en maintenant à l'ex-forçat, à Alfred de Tranoy, que nous avons laissé dans le parc, le visage collé aux ouvertures que présentaient les persiennes de la chambre où René venait de s'endormir.

— A présent, se disait-il, l'affaire est sûre; il est seul, il dort; rien de plus facile que d'arriver jusqu'à lui et de l'envoyer rejoindre sa mère qui l'attend au ciel, ce qui sera, après tout, une grâce pour lui et me vaudra cent mille francs, car si le fou ne s'en allait tout naturellement sous peu, on aviserait à aider la nature dans son œuvre de délivrance.

Cent mille francs... car je les aurai; je tiens cet imbécile de Féréol par trente-six bouts.

Il se tut quelques instants, puis reprit :

— On a parlé énormément, paraît-il, de ce qui s'est passé ici jadis; mais on parlera bien plus encore de ce qui va avoir lieu; et je pourrai me vanter d'avoir donné naissance à un des plus grands mystères que les annales judiciaires présentent à la bêtise humaine. Le fils trouvé, comme la mère... au même lieu... Et ici pas l'ombre de soupçon; personne à mettre en cause... Puis, nulle surprise, nul secours possible... Ce sera comme un coup de foudre.

Soudain le scélérat prêta l'oreille.

— Des aboiements! dit-il; mais ils viennent de loin, des bâtiments où sont les écuries.

Il écouta de nouveau; le bruit continuait, mais sans se rapprocher.

Pourtant l'ancien forçat crut prudent de s'éloigner de son poste et de gagner un massif voisin, où il se blottit.

Peu après le silence se rétablit.

— Sot que j'ai été, continua de Tranoy, je ne pouvais être pour rien dans la cause qui a réveillé ce dogue ou ce mâtin; maintenant, je suis sûr qu'il est du côté du Nord, tandis que moi, je suis du côté du Sud. Il faut si peu du reste, dans une pareille solitude, pour donner l'éveil à un chien de garde!

Néanmoins il resta encore quelque temps dans sa cachette. Il tira sa montre, et grâce à la clarté de la nuit, il put voir qu'elle marquait onze heures et demie.

Cette clarté n'avait pas été sans le contrarier un peu; mais voilà que, comme par enchantement, les nuages qui étaient amoncelés sur un point du ciel, se mirent à marcher au souffle d'un vent assez fort qui s'éleva tout-à-coup, et bientôt la lune se trouva entièrement couverte.

Le criminel se rapprocha alors de la fenêtre qu'il avait abandonnée un peu auparavant.

Tout semblait devoir le favoriser : l'obscurité était profonde, et on n'entendait autre chose que l'agitation de l'air à travers les arbres.

XI.

Chose étrange! quoique tout parut favoriser son entreprise, le misérable perdait de plus en plus de son assurance. Il s'accula au mur, prêta l'oreille et scruta les ténèbres qui s'éten- daient autour de lui.

Rien!

Mais en ce moment le souvenir du premier crime qu'il avait commis lui revenait à la pensée.

C'était douze ans auparavant. Il avait résolu de pénétrer chez une vieille fille demeurant seule dans une petite maison de campagne, pour s'emparer de l'argent que l'opinion publique lui prêtait en abondance. Il avait été à même d'étudier les êtres, s'était bien assuré que cette nuit-là il n'y avait personne chez elle; donc rien n'était plus facile que de la surprendre. Aussi était-il parvenu à pénétrer sans bruit jusqu'à sa chambre. Malgré cela, elle s'était réveillée, mais elle n'avait pas eu le temps de pousser un cri... Il s'était agi alors pour l'assassin de visiter l'habitation, et pour arriver à ce résultat, il avait dû allumer une bougie. Il ne l'avait fait toutefois qu'après s'être assuré que tout était tranquille au dehors, que du côté de la pièce où il supposait qu'étaient les économies de la victime, un rideau de hauts sapins devait empêcher en tout cas de voir sa lumière.

Or, qu'était-il arrivé?

Cette lumière avait été aperçue par trois paysans d'un village voisin qui s'en revenaient d'une fête. Ils connaissaient parfaitement la demoiselle, ils la savaient d'une faible santé, et ils s'imaginèrent qu'elle était malade. Ils s'approchèrent donc. Au même moment ils entendirent descendre l'escalier, ils virent la porte s'ouvrir, et un homme en sortit portant un lourd paquet. Nul doute, c'était un voleur. Ils se précipitèrent sur lui, et c'est ainsi que, ayant été soustrait à l'échafaud, grâce aux éternelles „circonstances atténuantes," il avait été envoyé au bagne, d'où il s'était si heureusement échappé pour mener tour-à-tour une existence de grand seigneur, de voleur, d'escroc et retomber finalement dans l'assassinat.

Tel était le souvenir que, en ce moment

décisif, son esprit évoquait involontairement. Mais il se dit qu'ici le cas était tout autre, que rien ne pouvait le trahir, pas plus au dedans qu'au dehors.

Il se mit donc en devoir d'exécuter définitivement son dessein.

D'abord il enleva avec la plus grande précaution deux ou trois lattes de la persienne, laquelle, nous l'avons dit, était toute disloquée, toute vermoulue. Il passa la main par l'ouverture et bientôt les deux battants s'ouvrirent.

Cela fait, il laissa s'écouler quelques minutes et prêta de nouveau l'oreille. Rien n'avait bougé à l'intérieur.

Pleinement rassuré il s'occupa d'ouvrir la fenêtre, après avoir enlevé un carreau, à l'aide de procédés bien connus des gens de sa profession.

Ici, nouvelle halte.

De plus en plus certain que celui à qui il avait résolu d'ôter la vie, dormait d'un sommeil de plomb, il n'eut plus d'hésitation.

Le passage était là, il n'avait qu'un saut et quelques pas à faire.

Il tira de sa poche le poignard dont il s'était muni, le mit entre ses dents, et déjà la moitié de son corps se trouvait dans la chambre, quand il se sentit tiré violemment en arrière.

Il tomba lourdement sur le sol, en poussant un cri de fureur et en laissant échapper son arme.

Prompt comme l'éclair, un homme se rua sur lui, posa un genou sur sa poitrine et le saisit à la gorge comme pour l'étrangler. Mais il avait pu ressaisir son poignard, et en porter un coup vigoureux à son adversaire, qui le lâcha, et de son côté brandit un couteau dont il le frappa en pleine poitrine.

Alfred de Tranoy fit entendre un râle sourd, ses membres se détendirent : il était mort.

La lutte n'avait duré pour ainsi dire qu'un instant. Pas une parole n'avait été échangée entre les deux hommes; on eût dit des ombres qui se trouvaient aux prises, tant l'un et l'autre semblaient avoir intérêt à n'attirer personne sur les lieux.

Cependant René s'était réveillé sur l'entrefaite, et voyant sa fenêtre ouverte, il s'était précipité vers elle. Apercevant quelqu'un qui se sauvait, il sauta machinalement dans le jardin : ses pieds touchèrent un corps inerte.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE X. — LE SIÈGE.

Si Floris Halvenaar avait nourri l'espoir que le départ de Herman de Stryen lui ouvrirait le cœur de la demoiselle de Duivenvoorde, la tentative qu'il fit dans ce but et qui fut pour son amour-propre une cruelle défaite, ne lui apprit que trop qu'il n'y avait plus rien à espérer de ce côté.

Mais s'il devait renoncer au cœur de l'héritière, il ne désespérait pas d'obtenir sa main, ce qui, somme toute, lui suffisait, à lui qui ne visait qu'à ses trésors et à ses riches domaines.

La seule voie qui lui fût ouverte était un enlèvement de vive force. Les circonstances étaient des plus favorables pour une tentative semblable : la querelle des Hameçons et des Cabillauds, nous l'avons dit, venait de se réveiller dans toute sa fureur; dans tous les coins du pays ce n'étaient que luttes sanglantes entre la noblesse et les milices bourgeoises. Le comte Albert de Hollande, qui jusqu'ici avait plus ou moins protégé les Hameçons, commençait à se montrer favorable au parti contraire, poussé dans cette voie par la belle Aleidis de Poelgeest, qui occupait une place marquante à sa cour ainsi que dans son cœur. D'un autre côté, il n'était pas fâché de rogner un peu les ongles à cette fière noblesse dont la puissance le rendait jaloux.

Le moment était donc favorable aux ambitieux pour se mettre à la tête de l'une ou l'autre faction. Floris Halvenaar n'avait eu garde de manquer une si belle occasion; dès

le commencement du printemps de l'année 1391, il était parti pour le centre de la Hollande. Son but était double: entrer au service des cités pour conquérir d'abord de la gloire et surtout des trésors en pillant les châteaux; puis venir, à la tête de ses hommes d'armes, tenter une attaque, non plus sur le cœur de l'héritière de Duivenvoorde, mais sur le manoir de Stryen. S'il réussissait dans cette entreprise, il pourrait, selon les circonstances, soit continuer à occuper la forteresse, soit emmener la jeune fille prisonnière, et contraindre ainsi son père à lui accorder sa main.

Après avoir guerroyé tout l'été, Floris revint en son manoir de Gilze vers l'automne. C'est là que nous le retrouvons dans l'après-midi du 26 septembre, après une absence de trois mois.

Une animation extraordinaire y règne; le mail et toutes les salles basses retentissent de bruits confus, le château est rempli d'une foule de guerriers de toutes armes: archers, arbalétriers, hommes de pied et cavaliers, couverts les uns de cuirasses et de casques, les autres de casaques aux couleurs variées; dans tous les coins, des armes de toute nature; partout des chants et des cris.

Dans la grande salle se trouve Floris Halvenaar, entouré d'une dizaine de chevaliers et d'écuycers armés de toutes pièces, aventuriers comme lui, qu'il avait attirés sous sa bannière par l'appât d'un riche butin.

Tout cette troupe est arrivée depuis quelques jours, et les chefs de l'expédition sont occupés à élaborer le plan d'attaque du château de Stryen, attaque qui est décidée pour le soir même.

Halvenaar rayonnait d'espérance; la réussite lui semblait certaine, le seul ennemi qu'il eût à redouter, Herman de Stryen, était bien loin, tandis que le sire de Duivenvoorde était toujours absent.

Il parcourait la salle d'un pas impatient; il attendait avec anxiété le retour de son espion, qu'il avait envoyé le matin, sous la forme d'un ménestrel, au château de Stryen, pour reconnaître la force de résistance qu'il allait rencontrer dans sa tentative.

Le faux ménestrel se montra enfin.

— Quelles nouvelles rapportez-vous de votre visite? s'écria aussitôt le chevalier.

— Excellentes, Messire; le château est abondamment fourni de toutes sortes de richesses, répondit l'espion en se frottant les mains.

A ces mots, tous les assistants firent cercle, et des cris de joie sortirent de toutes les bouches.

— Cela ne me regarde pas, dit Halvenaar d'un ton brusque; je veux savoir quel est l'état défensif....

— Avec votre permission, chevalier, reprit l'espion, le premier point n'est cependant pas à dédaigner, car c'est l'espoir du butin qui nous a fait suivre vos pas; ces chevaliers et ces hommes d'armes seront tous de mon avis.

Un bruit approbateur parcourut le groupe des assistants.

— Je sais, mes nobles compagnons, continua Floris non sans un mouvement d'impatience, je sais que Duivenvoorde nous fournira un riche butin, mais avant de nous en occuper, il est essentiel que le château soit en notre pouvoir! voilà pourquoi je désire avant tout savoir si notre attaque a des chances de réussite.

— Notre sire a raison! s'écrièrent plusieurs voix; communiquez-nous vite, Renier, ce que vous avez remarqué.

— Très-volontiers, d'autant plus qu'ici encore je vous apporte d'excellentes nouvelles. Certes, Stryen est un fier et fort château, capable non-seulement de soutenir un coup de main, mais même un siège en règle, pourvu qu'il soit suffisamment défendu. Heureusement pour nous, rien de semblable n'est à craindre. A part la demoiselle, quelques servantes, le fauconnier, le garçon d'écurie et deux autres serviteurs, toute la garnison ne se compose que de quatre hommes qui m'ont l'air de s'inquiéter plutôt de vider des brocs de bière que de veiller à la sécurité de la forteresse. J'oubliais de parler du portier, vieillard de plus de septante ans, qui peut à peine porter encore ses clefs. En vérité, tous semblent choisis exprès pour nous rendre la tâche facile.

Ces paroles, dites d'un ton enjoué, soulevèrent un murmure d'approbation; cependant Halve-

naar ne se croyait pas encore suffisamment renseigné; il demanda de nouveau:

— Et n'a-t-on aucune prévision de ce qui peut arriver?

— Pas la moindre; la demoiselle était si tranquille que, sur ma demande, elle a donné l'ordre de me montrer le château dans ses moindres détails, et l'imbécile de fauconnier qui me conduisait m'a dévoilé tous les secrets de la défense; il a été jusqu'à me communiquer que la place était dépourvue de presque tous ses défenseurs. „Heureusement, a-t-il ajouté, que nous vivons dans des temps paisibles.” Et naturellement, je n'ai eu garde de lui enlever ses douces illusions. Oosterhout, que j'ai traversé, n'a pas l'air non plus de se douter le moins du monde de ce qui va se passer cette nuit, et lorsque j'ai eu l'air de m'informer après vous, les bons bourgeois m'ont répondu que vous étiez bien loin à guerroyer au fond de la Hollande, à moins que vous ne fussiez déjà entre les griffes de maître Satan.

Ces dernières paroles excitèrent une hilarité générale; l'espoir, la certitude du succès et du riche butin qui en serait la suite, avait mis la joie dans tous les cœurs.

La nuit était déjà tombée lorsque Floris Halvenaar se mit en mouvement avec sa troupe et prit, à travers l'épaisse forêt et la lande solitaire, le chemin qui devait le conduire au château de Stryen.

Jamais on n'aurait pu choisir une nuit plus favorable pour une semblable expédition; pas une étoile ne brillait, de sombres nuages couvraient le ciel, le bruit du vent qui gémissait dans les arbres étouffait les pas des cavaliers et des archers.

C'est ainsi que la petite troupe, forte de trois cents hommes, s'achemina lentement à travers l'obscurité.

Floris Halvenaar tenait la tête, ayant à ses côtés, en qualité de guides, l'ancien fauconnier de Stryen et l'espion Renier, le faux ménestrel; puis venait une troupe de cavaliers armés de toutes pièces; au milieu, les archers et les arquebusiers; enfin une trentaine d'hommes, armés les uns de haches, les autres porteurs de poutres et d'échelles, afin d'établir des ponts destinés à franchir les fossés et à escalader les tours.

Tout allait à souhait; le silence s'étendait sur la bruyère. Ce ne fut que sur la lisière de la forêt que la troupe rencontra, vers neuf heures, un piéton attardé qui vint tomber dans la gueule du loup. Appréhendé immédiatement et interrogé, il déclara ne rien savoir du coup de main qui se préparait. On le retint néanmoins prisonnier.

Tout dormait déjà à Oosterhout, lorsque la troupe passa aux abords de cette localité.

A un quart de lieue de Stryen, Halvenaar fit faire halte dans la forêt; le fauconnier eut mission de marcher en éclaireur, afin de voir si tout était tranquille aux abords du château.

Entretemps, les dispositions furent prises pour le cas où il y aurait de la résistance. Mais toute crainte disparut à cet égard au retour de l'espion, lequel déclara que tout était tranquille et en pleine sécurité au manoir; pas une sentinelle ne veillait aux remparts, tout le monde semblait déjà couché; pas le moindre signe de vie, sauf une lumière qui brillait dans la chambre de la châtelaine.

La troupe se remit en marche; il était dix heures lorsqu'on atteignit la place; tous les cœurs battaient, non de crainte, mais d'émotion dans l'attente du riche butin dont on allait aisément se rendre maître.

Quant à Floris Halvenaar, deux idées séduisantes occupaient son esprit: le brillant avenir qui l'attendait et la satisfaction de la vengeance assouvie. Dans quelques instants, il se verrait maître d'un magnifique château; il se verrait possesseur de celle qui l'avait dédaigné, comme s'il eût été un vilain.

Placé en face de la vieille forteresse féodale qui élevait vers le ciel ses tours massives et redoutables, il semblait la défier du regard; un feu sombre et plein d'une farouche énergie brillait dans ses yeux.

Enfin il donna ordre de commencer les opérations.

Aussitôt une quarantaine d'hommes se mirent en mouvement, portant sur leurs épaules des

madriers et des planches. Cinq minutes après, deux ponceaux, pouvant donner passage à trois hommes de front, étaient placés au travers du fossé.

Pendant ce temps, une autre partie de la petite troupe alla prendre poste vis-à-vis du pont-levis, tandis que les autres attendaient l'ordre de marcher en avant.

— Vingt hommes sur les ponceaux, avec les échelles, pour monter aux murailles! s'écria tout-à-coup Halvenaar; que vingt autres s'occupent à abaisser le pont-levis!

Mais au même instant un bruit prolongé partait d'une des tours du château et mit un instant le trouble parmi les assiégeants.

— Qu'est cela? demanda Halvenaar, étonné plutôt qu'effrayé.

— Sans doute un hibou qui habite cette maudite tour, répondit l'ancien fauconnier.

En effet, tout était redevenu silencieux; on n'entendait que le bruit du vent.

— En avant, compagnons! commanda Halvenaar, n'hésitez pas!

Bientôt les ponceaux se couvrirent d'hommes, les uns armés de piques et d'épées, les autres de haches; ces derniers étaient chargés d'abaisser le pont-levis et de pratiquer une ouverture dans la grande porte.

Le fossé fut traversé dans le plus grand silence; il faisait très-sombre; cependant l'œil perçant de Halvenaar suivait tous les mouvements de ses gens, qui approchaient de la muraille, y apposaient les échelles et déjà s'apprêtaient à l'escalader.

Un cri de joie sortit de sa poitrine: Stryen était à lui!

Mais, tout-à-coup, le cri du hibou retentit de nouveau dans la nuit, suivi bientôt d'un grand fracas, et des gémissements, mêlés de blasphèmes, d'un grand nombre de blessés.

La scène avait entièrement changé de face.

Quoique personne ne se montrât aux galeries ni aux créneaux, des pierres énormes furent lancées sans discontinuer du haut des tours et des murailles sur les assaillants et sur les ponceaux, qui bientôt chancelèrent sous ce poids inattendu. Les hommes de Halvenaar, blessés et éperdus, furent précipités en grand nombre dans les eaux profondes des fossés.

L'entreprise avait échoué. Floris, au comble de la fureur, voyait ses gens tomber sous les coups d'ennemis invisibles; il les voyait disparaître dans l'abîme sans pouvoir les secourir; en un clin-d'œil, quarante combattants avaient trouvé la mort. Il en était réduit à proférer des imprécations, et dans son impuissance il tournait sans cesse vers ces murailles traîtresses un poing menaçant. Mais bientôt il eut à veiller à sa propre sécurité, car les mortiers, placés dans les embrasures des tours des deux côtés du pont-levis, engins encore tout nouveaux à cette époque, commencèrent à lancer, de leurs gueules de fer, une grêle de balles et de pierres dans la masse des assiégeants encore debout, tandis que du haut des murailles partaient de nombreux traits aux pointes acérées. La mort ravageait ainsi sous toutes les formes les rangs des assaillants, et il était temps de songer à la retraite. Halvenaar en donna le signal, la rage au cœur.

Le lecteur sera probablement fort curieux de savoir comment un plan d'attaque si bien combiné avait pu être trahi et déjoué; nous devons, pour l'expliquer, remonter un peu plus haut.

Le brave Koen, ancien chasseur de Herman de Stryen et aujourd'hui le gardien de son château, avait rempli scrupuleusement la promesse qu'il avait faite à son maître, de veiller à la sécurité de la demoiselle de Duivenvoorde. Quoique sa naissance roturière ne lui permit pas d'approcher de près la jeune châtelaine, il n'en veillait pas moins sur elle avec la tendresse d'un père; il ne cessait surtout d'avoir l'œil ouvert sur les agissements de Floris Halvenaar. Lorsque ce dernier partit pour la guerre, ce fut pour lui un grand allègement; mais, pour être prêt à tout événement, il plaça dans les environs de Gilze un homme sûr et dévoué, chargé de l'avertir aussitôt que le chevalier ferait sa réapparition dans le pays.

Donc, dès le matin de cette journée mémo-

nable, il avait eu vent du retour de Halvenaar, accompagné d'une troupe nombreuse et bien armée. Dans le but de s'éclaircir sur ses intentions, il se déguisa et alla s'établir dans un petit bouquet de bois en face du manoir de Gilze. Il y était à peine qu'il vit sortir de ce dernier un homme portant le costume de ménestrel; cela ne manqua pas de l'intriguer, et il se mit à le suivre. Il le vit entrer à Stryen et attendit patiemment son retour. Dans sa cachette, il entendit fort bien les paroles imprudentes prononcées par le faux chanteur. Dès lors il en savait assez; ses soupçons étaient devenus de la certitude.

La demoiselle fut aussitôt avertie, et tout fut réglé pour une vigoureuse défense. Quarante hommes, recrutés parmi les plus courageux et les plus vigoureux habitants d'Oosterhout, furent désignés pour garder les remparts, tandis que l'un d'eux devait être détaché dans la forêt, sur le passage de l'ennemi, pour le tranquilliser et lui donner plus de témérité. Koen lui-même ne resta pas au château, car sa présence serait probablement plus nécessaire ailleurs.

Nous venons de voir comment les assiégeants furent arrachés au beau rêve qu'ils avaient formé de surprendre Stryen sans coup férir, et comment ils se virent obligés de fuir pour échapper à la mort qui les menaçait de toutes parts.

Mais si leur plan avait été trahi, ils ne renoncèrent pas pour cela à l'idée de se rendre maîtres de la forteresse; les assiégés en eurent bientôt la preuve.

En effet, après les quelques moments de silence qui suivirent la retraite, un mouvement se manifesta de nouveau dans la troupe de Halvenaar; les haches, les marteaux retentirent, mêlés au cliquetis des armes; de nouvelles masses d'hommes s'approchèrent des fossés, et les assiégés, à la lueur des torches qu'ils lancèrent du haut des remparts, virent leurs ennemis occupés à placer des forts plus nombreux et plus solides que les premiers.

Aussitôt une troupe nombreuse et déterminée se rangea autour des remparts, le siège commença. De son côté, la défense fit de nouveau merveille; des pierres, grosses comme des quartiers de roc, tombèrent sur les assiégeants; une grêle de flèches partit des meurtrières. Mais cette fois, les gens de Halvenaar étaient sur leurs gardes; les archers et les arquebusiers, placés sur le rebord du fossé, avaient l'œil au guet, et toute tête qui s'avancait trop imprudemment derrière les créneaux, était aussitôt transpercée. Entretemps, les ponceaux étaient terminés, les échelles étaient prêtes, et tout annonçait que les assaillants étaient décidés à s'emparer coûte que coûte du château.

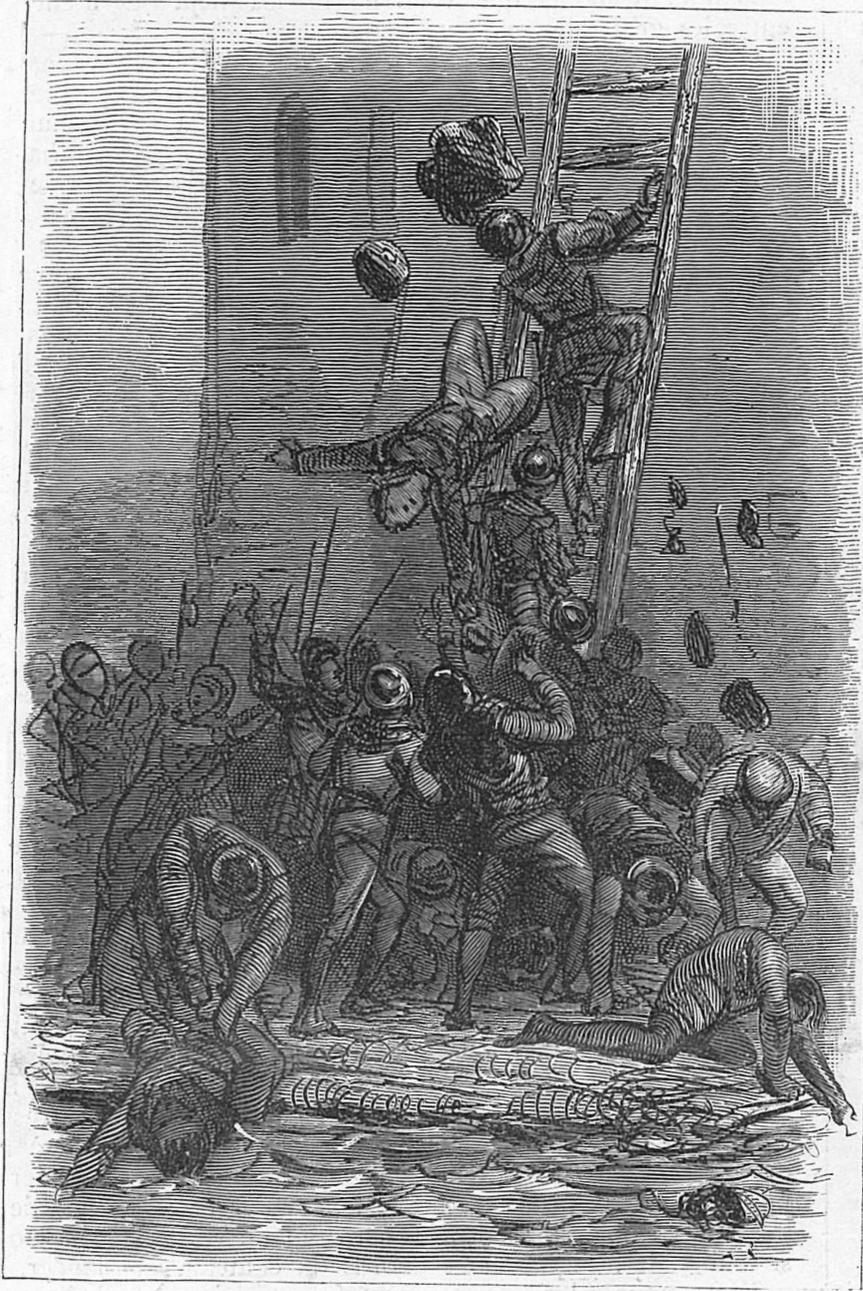
Le cri de „Stryen! Stryen!” s'éleva du rempart, mais est bientôt couvert de plus de deux cents voix qui criaient: „Halvenaar! Halvenaar!”

C'était le signe du combat, combat terrible, lutte à outrance dans les ténèbres; de nouveau un grand nombre d'assaillants furent précipités dans l'eau des fossés ou périrent sous les flèches des assiégés. Cependant, parmi ces derniers aussi, obligés de se découvrir de temps en temps pour mieux viser leurs ennemis, de grands ravagés avaient été faits, de sorte que la petite troupe diminuait sensiblement. Ce qui ne diminuait pas, c'était son courage, et lorsqu'une échelle parvenait à se dresser contre le rempart, une masse de pierres venait aussitôt la renverser en écrasant tous ceux qui avaient eu la témérité d'y monter. Les gens de Halvenaar se retiraient alors en éclatant en blasphèmes et en menaces, mais pour revenir bientôt à la charge.

Le siège continuait plus furieux que jamais,

et sans avantage marqué d'aucun côté. Voilà que tout-à-coup on entend comme un craquement prolongé, suivi de la chute d'un corps lourd; un immense cri de joie retentit dans le camp des assaillants et remplit d'angoisse les généreux défenseurs de Stryen. C'est le pont-levis, dont les chaînes attaquées par cent bras viennent enfin de céder, qui s'abaisse avec fracas et permet ainsi aux gens de Halvenaar de s'attaquer à la lourde porte d'entrée, qu'ils commencent déjà à ébranler à coup de haches et de madriers.

Le dernier espoir des défenseurs s'était envolé, car ils avaient beau lancer des pierres et des flèches sur les assiégeants occupés à enfoncer la porte, ceux-ci, sentant la terre ferme sous leurs pieds, subissaient le choc sans broncher; les



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.
Des pierres énormes étaient lancées...

places laissées vides par les morts et les blessés étaient immédiatement reprises par d'autres.

Déjà la porte commence à céder; le bois vole en éclats sous les coups de hache répétés, déjà une issue se montre béante aux yeux des gens de Halvenaar, qui bientôt vont se précipiter comme une trombe dans l'enceinte du château.

Tout-à-coup, le cri de „Stryen! Stryen!” retentit de nouveau à leurs oreilles étonnées, venant cette fois, non plus de l'intérieur mais de l'extérieur.

Et aussitôt, comme frappés par une main invisible, nombre de guerriers se sentent atteints sans même pouvoir opposer de résistance, et sont précipités dans les fossés; le cri de „Stryen, Stryen!” retentit de toutes parts, et la première surprise passée, les gens de Floris se voient bientôt environnés d'une troupe de guerriers bien armés, à la tête desquels se trouve un homme dont le bras vigoureux agite une hache étincelante, avec laquelle il moissonne tout ce qui se trouve sur son passage.

Alors commence une mêlée horrible, un com-

bat corps à corps; les assiégeants, quoique supérieurs en nombre, voient leurs rangs s'éclaircir de minute en minute. Attaqués ainsi à l'improviste, ayant eu à peine le temps de se reconnaître, leur position offre de grands désavantages; bientôt une panique véritable commence à se répandre parmi ces guerriers, tantôt si sûrs du succès, et tous cherchent leur salut dans la fuite.

Floris Halvenaar voyait donc la victoire lui échapper, une victoire dont il se croyait si certain! Et avec elle, il voyait s'envoler ses dernières espérances, relativement à l'héritière et à l'héritage de Duivenvoorde.

Après avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour retenir ses hommes et les encourager à la lutte par sa voix et par son exemple, il se vit forcé de faire comme eux et de suivre la bande des fuyards. Encore pouvait-il s'estimer heureux, car il avait échappé sans la moindre blessure au carnage qui avait moissonné plus des deux tiers de ses hommes.

Lorsqu'il revint à son manoir de Gilze, il n'avait plus sous sa bannière qu'une centaine de guerriers à peine.

Le lendemain de cette affreuse nuit, la demoiselle de Duivenvoorde remercia d'une voix pleine d'émotion le généreux et vaillant Koen du service éminent qu'il lui avait rendu; elle loua son courage, l'habileté et surtout la sagacité qu'il avait montrée en ménageant une attaque sur les derrières de l'ennemi victorieux, attaque qui avait définitivement fixé la victoire du côté des assiégés.

— De quelle manière, mon brave Koen, demanda-t-elle, pourrai-je jamais reconnaître un pareil service, une conduite aussi chevaleresque?...

— Je ne vous demande qu'une seule grâce, noble damoiselle, répondit le chasseur, daignez écouter la dernière confession d'un mourant.

— Que signifie cela?

— Si vous voulez bien me suivre, vous allez tout savoir.

La jeune fille suivit son sauveur qui la conduisit dans un bâtiment écarté. Là, ils trouvèrent, étendu sur un lit, un homme couvert de blessures saignantes et luttant contre la mort.

Aleidis reconnut aussitôt cet homme: c'était son ancien fauconnier.

D'un ton plein de repentir et d'une voix entrecoupée, le mourant raconta la félonie et la trahison de Floris Halvenaar, dont il avait été le complice, et les moyens qu'ils avaient employés pour faire croire à Herman de Stryen que la demoiselle de Duivenvoorde répudiait son amour, et l'amener ainsi à quitter le pays.

(A continuer.)

LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT. Enigme.

Nous sommes deux frères jumeaux
Qu'une secrète antipathie
Force à demeurer dos à dos,
Sans nous être vus de la vie.

Même vertu, même défaut,
Même humeur en nous se décèle;
Quand je gèle, mon frère a chaud;
Lorsque j'ai froid, mon frère gèle.

De bas en haut, de haut en bas
Nous alternons dans notre route:
Lorsqu'il y voit, je n'y vois pas;
Quand je vois clair, il n'y voit goutte.
Quoique nous soyons bien connus
Sur la terre et même sur l'onde,
Nul mortel ne peut, dans ce monde,
Se vanter de nous avoir vus.

(Le mot de l'énigme, sous forme de sonnet, publiée dans notre N° 22, est LE PUBLIC.)